

Marie-Louise Monnet, une visionnaire de la place des laïcs au cœur de l'Eglise et de la place des chrétiens dans le monde

**Exposé de Micheline Poujoulat, ancienne présidente de l'ACI,
au colloque Marie-Louise Monnet du 20 janvier 2017**

Je parlerai aujourd'hui des convictions qui ont guidé Marie-Louise Monnet tout au long de sa vie. Née en 1902, elle est morte en 1988. C'est dire qu'elle est pleinement une femme du XX^e siècle. Elle en a vécu tous les grands bouleversements.

Elle exprime ses convictions avec les mots, la culture et la mentalité hérités de son éducation et de son époque.

Beaucoup de réalités, de manières de faire, de voir le monde et de nommer les choses ont changé. Je vous fais confiance, pour remettre les mots et les faits dans le contexte de leur époque. Il n'en reste pas moins que nous pouvons encore aujourd'hui beaucoup nous inspirer de la vie et des convictions de Marie-Louise.

Pour alléger mon discours, je l'appellerai par son prénom. Vous me pardonnerez. J'espère qu'elle me le pardonne aussi.

C'était une femme réaliste et concrète et peu portée sur les spéculations purement intellectuelles, sans doute à l'image de ce que son frère Jean disait de leur mère : « *Ma mère m'a appris qu'on ne bâtit rien si l'on ne s'appuie sur des réalités. Elle se méfiait des idées en elles-mêmes. Elle voulait savoir ce qu'on allait en faire* ».

Marie-Louise avait des convictions et des idées et elle en a fait de grandes choses.

A peine ai-je commencé à parler de Marie-Louise que je parle de Jean Monnet. Mais comment les séparer ?

Jean était l'aîné des quatre enfants Monnet et Marie-Louise la dernière, elle admirait ce frère qui avait 14 ans de plus qu'elle, et toute leur vie, ils ont été très liés.

Nés dans une famille très traditionnelle et sans histoire, dans une tranquille petite ville de province, ils ont eu, chacun dans un domaine différent, un destin hors du commun. Sans coup d'éclat, ils ont élargi leur horizon aux dimensions du monde. Ils se sont intéressés aux autres, ils ont pris avec détermination leurs responsabilités. Ils ont innové, proposé, rassemblé. Ils sont à l'origine de mouvements et d'institutions qui ont transformé la vie de leurs contemporains et encore aujourd'hui la nôtre.

Mais je ne suis pas venue vous parler d'un des pères de l'Europe, revenons à celle qui nous réunit aujourd'hui, à Marie-Louise et à ses convictions qui peuvent encore nous inspirer.

J'en retiendrai trois, il y en aurait bien d'autres mais ce sera, peut-être, pour une autre fois !

Le premier point c'est la place du laïc dans l'Eglise

Marie-Louise disait « mon baptême me suffit pour être apôtre ».

Marie-Louise s'est toujours sentie libre et à sa place dans l'Eglise, à sa place de laïque et de femme. Elle n'était pas féministe au sens militant du terme, mais elle dit : « *Si le monde est si dur, c'est peut-être qu'il est dirigé par des hommes* ». Elle dit aussi : « *La femme célibataire doit pouvoir trouver sa vraie vocation* ».

Elle avait pris au sérieux la responsabilité de son baptême. Pour elle, baptême et apostolat sont indissociables. Apôtre, apostolat, voilà des mots difficiles à entendre et à dire aujourd'hui. Nous tenons tellement à la liberté, nous nous méfions tellement du prosélytisme... Derrière, au-delà de ces mots que certains n'osent plus dire, qu'y a-t-il ?

Vous connaissez l'anecdote qu'elle raconte elle-même dans le livre « *Avec Amour et Passion* » : Un jeune prêtre parle des laïcs et dit : « *Ce que j'admire en eux, c'est qu'ils ne sont pas tenus comme nous, les prêtres, à cet effort apostolique et qu'ils s'y donnent entièrement.* »

Elle lui répond : « *Serait-ce que le sacrement de baptême et celui de confirmation seraient devenus sans signification et sans portée pour l'Eglise ?* » On ne sait quelle a été la réaction de ce jeune prêtre.

Très jeune, Marie-Louise prend au sérieux son baptême et sa confirmation. Elle tient sa place dans l'Eglise. Tout événement de sa vie, banal ou extraordinaire, la fait réfléchir, interroge sa foi et la renvoie à sa responsabilité, à sa mission (mission encore un mot du siècle dernier ?). La vie quotidienne est lieu de la mission et de la rencontre avec le Christ. C'est un point essentiel d'une spiritualité simple mais exigeante, car la simplicité n'exclut pas la difficulté, nous le savons tous.

Elle vit, elle regarde autour d'elle, elle s'interroge et elle prend la décision d'agir.

Voici deux exemples, l'un face à un événement extraordinaire, l'autre plus banal, je la cite : « *Lors des années 20, j'ai eu l'occasion d'aller à Genève chez mon frère qui était, à cette époque, le Secrétaire Général adjoint de la S.D.N. (Société des Nations). J'assistai à l'Assemblée Générale. La vue de ces hommes venus de tous les continents pour mettre en commun leurs problèmes concernant les conditions sociales, économiques et politiques de leurs pays, était nouvelle pour moi et m'impressionna beaucoup. Spontanément, je me demandais : n'y aurait-il pas lieu de se retrouver ainsi en tant que catholiques de tous pays pour se connaître, se comprendre, se soutenir, s'ouvrir les uns aux autres selon l'enseignement de l'Eglise sur ces questions ? J'avais alors 18 ans, aujourd'hui j'en ai 83. Cette pensée m'a suivie toute la vie...* »

Le MIAMSI est peut-être bien né de cette question que Marie-Louise s'est posée à 18 ans.

Un autre exemple : des personnes affirment ne pas connaître de divorcés dans tout leur entourage. Quelqu'un répond : « *Ne serait-ce pas que nous les avons éloignés de nos familles ?* » et Marie-Louise dit : « *à ce moment les cœurs s'ouvrirent* ». Elle savait de quoi elle parlait : son frère Jean avait épousé une divorcée, et un divorce dans les années 30, c'était presque un scandale !

Marie-Louise ne classe pas les événements. On peut rappeler ce que dit son frère Jean : « *...Que signifierait pour chacun de nous de faire à sa manière une distinction entre les petites et les grandes affaires ? Il y a les affaires que l'on fait, et cela suffit* ».

Pour Jean il y avait les affaires, pour Marie-Louise il y a la vie que l'on a et cela suffit. C'est pour elle une grande découverte de constater qu'il n'y a rien à ajouter à la vie que l'on a, et que dans cette vie se réalise la mission de l'apôtre.

Ses questions sont toujours les mêmes : « *Quelle est la mission des chrétiens face à cet événement, à cette situation ? Quel sens ont nos réactions spontanées ? Avec qui les partageons-nous ? En quoi ces réactions sont-elles conformes à l'Evangile, en quoi avons-nous à les améliorer ?* »

Au baptême et à la confirmation nous avons reçu les titres de prêtre, prophète et roi. Ces mots magnifiques disent qui nous sommes et si nous les prenons au sérieux nous devrions agir en conséquence.

Prêtres, nous rendons grâce à Dieu au nom de tous les hommes.

Prophètes, il nous revient de reconnaître et de dire au fil des jours et des circonstances les signes du Royaume de Dieu qui est déjà là et que nous pouvons contribuer à construire.

Rois, nous sommes responsables, avec tous les hommes, de la vie en société dans toutes ses dimensions politiques, économiques...

Nous sommes dans le monde. Nous vivons et nous travaillons avec les autres, tout en essayant de témoigner par nos actes, nos paroles, de l'amour de Dieu pour les hommes.

Je cite encore Marie-Louise : « *L'apostolat n'est pas lié à l'accomplissement de fonctions dans une association. Il fait corps avec toute la vie. Pas de temps de l'apostolat à côté du temps de la vie. Tout se tient* ».

Il s'agit d'être disponible aux rencontres, aux événements. Le témoignage ne se programme pas car la vie ne se programme pas. Nous ne savons jamais si nous allons annoncer la Bonne Nouvelle, ou si nous n'allons pas plutôt la recevoir. Et la portée de notre témoignage ne dépend pas de nous, elle ne nous appartient pas. Le témoignage est reçu suivant la disponibilité, la liberté de chacun et l'œuvre de l'Esprit. Nous savons bien que plus nous insistons pour faire passer un message, moins il est reçu. L'Esprit parle dans les rencontres les plus imprévisibles et par les personnes les plus inattendues.

Marie-Louise se présentait comme une femme ordinaire. Elle a revendiqué ce terme. Elle ne voulait pas se faire remarquer. Elle a accepté d'être sur le devant de la scène quand cela a été nécessaire, c'est tout. Un jour quelqu'un lui dit : « *Vous avez de hautes fonctions* » elle répond : « *non, je n'ai pas de hautes fonctions, j'ai de grandes responsabilités. Il faut des gens qui acceptent de grandes responsabilités.* »

Si « *Etre apôtre est un art de vivre* », cet art n'est pas réservé à quelques-uns. Il est pour tous ceux qui ont rencontré le Christ et veulent le suivre. Peut-être nous faut-il aujourd'hui trouver d'autres mots, mais il reste que lorsque nous avons connaissance d'une bonne nouvelle, il nous est bon de la partager. Alors soyons apôtres, messagers, témoins ou même anges comme le dit Michel Serres. Que sais-je ?

Trouvons les mots mais n'oublions pas d'écouter, de recevoir et d'annoncer la Bonne Nouvelle. Les laïcs ont un rôle à tenir et pour Marie-Louise, cette responsabilité va prendre une orientation précise, nous en arrivons au

Deuxième point, Marie-Louise va découvrir sa vocation, le lieu de son action : le milieu dont elle fait partie

Et ce milieu a, lui aussi, besoin de conversion.

Je ne vous raconterai pas le choc de Lourdes qui a changé la vie de Marie-Louise. Vous le connaissez tous. Marie-Louise n'a cessé de le raconter.

Elle découvre sa vocation à Lourdes en voyant les jeunes de la JOC réunis. Son monde s'écroule. Les ouvriers n'ont pas besoin d'elle. Alors elle se consacrera à l'évangélisation de son milieu. Je la cite : « *...Transformer nos mentalités, nos comportements, nos jugements, nos habitudes, tous ces domaines de notre vie qui inspirent, souvent inconsciemment, nos actes, nos choix, nos décisions* ». Les milieux, encore un mot difficile à entendre, à dire. Aujourd'hui, nous disons que les milieux n'existent plus ou qu'ils n'ont plus d'importance.

Pour Marie-Louise, « *c'est le lien le plus fort qui relie les personnes entre elles, le plus permanent, le plus résistant aussi, même lorsque l'on s'en défend* ».

Il est dangereux de dire que ce qui existe n'existe pas. On risque de buter sur les réalités que l'on nie et de donner ou de recevoir quelques coups qui laissent des bleus, plus ou moins durables.

Je vous raconte une petite anecdote. C'était en 2010. Fadela Amara, secrétaire d'Etat, traite publiquement le premier ministre de « bourgeois de la Sarthe ». Je ne dis pas qu'elle a raison. Mais est-ce que à proprement parler « bourgeois de la Sarthe » est une insulte ? Pourquoi est-ce difficile à entendre ? Pour le premier ministre, c'est insupportable. Pour Fadela Amara, c'est une réalité et elle dit : « *Je regrette de lui avoir fait de la peine, mais je ne regrette pas mes paroles* ». Cela fait réfléchir. Si le premier ministre avait connu un peu l'ACI, peut-être aurait-il eu moins de peine.

C'était en 2010. Encore une fois je vous fais confiance. Il n'y aurait pas à chercher beaucoup pour trouver d'autres exemples encore plus près de nous !

Peut-on encore parler de milieux. Est-ce qu'ils existent toujours ?

Je ne vais pas essayer ici de les définir, ni même de vous convaincre que les milieux existent si vous n'y croyez pas. Mais il suffit d'un peu d'attention aux événements et aux personnes, à leurs manières de faire et de dire pour voir que celles-ci sont très différentes selon l'histoire, l'éducation, la culture dans lesquelles chacune a grandi et vécu.

Nous sommes baignés dans une certaine culture, avec des manières de faire et de penser, des mentalités, une éducation qui ne sont pas universelles. Nous n'en sommes ni responsables, ni prisonniers. Mais tout cela nous façonne.

Il est fort utile de reconnaître ces différences, et d'en prendre acte.

Accepter de se reconnaître d'un milieu, c'est accepter de ne pas s'être fait, de ne pas se faire seul et ces temps-ci la tentation est grande de croire que l'on se fait tout seul ! C'est du réalisme et de l'humilité, nous sommes façonnés par des mentalités, solidaires de leurs côtés positifs et négatifs. Nous en serons d'autant plus prisonniers que nous refuserons de le voir. Les différences de culture, de milieux sont d'autant plus source de conflit, de blessures et d'incompréhension que l'on refuse de les reconnaître.

Il est dangereux de nier la réalité de l'existence des milieux. Mais à reconnaître cette réalité, il y a aussi un danger. Le danger, à mes yeux, serait de les placer en hiérarchie alors qu'ils sont côte à côte, à égalité de richesses et de limites.

Ce qui est insupportable dans les milieux, les nuances, dont on a sans doute abusé à un certain moment, c'est que l'on met les personnes dans des boîtes dont il semble impossible de sortir.

Le milieu nous influence et nous façonne. C'est incontestable. Mais il ne dit pas tout de nous, il ne nous définit pas et s'il nous détermine en partie, il ne nous tient pas en esclavage. Les milieux existent côte à côte et pas les uns au-dessus ou au-dessous des autres. Nous ne faisons pas de la sociologie. Nous sommes chrétiens. Nous sommes différents, mais nous sommes frères. Il n'y a ni supérieurs ni inférieurs.

C'est un point important dans l'absolu. C'est un point important dans l'histoire de l'Action Catholique. Vous le savez, l'ACI est née de la JICF et la JICF est née de la JOC. Dès le début, Marie-Louise Monnet a su ce qu'elle devait à la JOC.

Ce n'est pas parce que le danger que je viens d'évoquer est réel, qu'il faut tout refuser en bloc et faire comme si les milieux n'existaient pas. Notre sensibilité, notre attention aux milieux et aux nuances, ou si vous préférez et d'ailleurs moi je préfère, aux cultures, aux éducations différentes est un atout dans le monde de cultures brassées dans lequel nous vivons.

Il ne faudrait pas que nous perdions cette intuition et cette pratique. On appelait cela la démarche fédérale. Peu importe le nom que nous lui donnons, ou que nous lui donnerons.

Il est essentiel, vital, pour les personnes comme pour les sociétés, de savoir faire dialoguer les différences. Il n'est que d'écouter un peu les radios, de lire les journaux et de regarder autour de nous, pour être convaincus que le monde et notre société en ont besoin.

L'accueil et le dialogue des différences est une compétence, une richesse que nous devons cultiver, pour nous-mêmes, pour les autres. Les personnes et aussi les instances collectives, les associations, les cultures, les sociétés, l'Eglise ne peuvent refuser la diversité si elles veulent rester vivantes.

Et nous voici au

troisième point, « nous sommes nés pour quelque chose et pas pour tout. »

Je cite encore Marie-Louise : « *Nous sommes nés pour quelque chose et pas pour tout. La JICF, l'ACI, le MIAMSI ont une originalité qui leur vient de leur racine dans l'Eglise. De même que chaque personne a sa vocation, les organisations ont aussi une vocation à respecter. Ceci est très important. Je le réaffirme une fois de plus avec toute ma ferveur, car j'ai vu trop de confusion naître quand ceci est oublié. Restons fidèles à notre vocation, gardons son originalité, réfléchissons à ses caractéristiques essentielles* ».

Marie-Louise n'a pas inventé l'Action Catholique. Elle sait ce qu'elle a reçu. Reconnaître ce que l'on reçoit et en rendre grâce est l'attitude fondamentale du chrétien, Marie-Louise ne l'oublie pas. Dans l'Eucharistie, l'Eglise rend grâce au Père de nous avoir envoyé son Fils et, par son Fils, de nous rendre frères, nous qui sommes tous différents.

Chacun de nous, mouvement ou personne, a un nom singulier, signe de sa vocation. Voilà notre grande dignité. Respecter notre vocation, c'est en découvrir et en cultiver l'originalité. Sans cette originalité, l'appel perd sa signification. Pourquoi demander à l'un plutôt qu'à l'autre, si tous savent tout faire ?

Au contraire, nous faisons l'expérience que rencontrer la différence permet de mieux percevoir ce que l'on est. Quand l'appel de l'un vient éveiller un appel chez l'autre, chacun devient davantage lui-même. Chacun découvre mieux sa mission, dans une réciprocité qui n'a pas de fin. Il y a une croissance commune des personnes et des mouvements. Nous voyons une sorte de « contagion de l'Esprit ».

Si chacun est fidèle à sa vocation, il permet à l'autre de grandir dans la sienne. L'interdépendance dans la diversité est créatrice et source de fécondité. S'il n'y pas originalité des dons, des vocations, l'échange n'a pas d'intérêt ; à terme l'ensemble s'appauvrit et sans échange – c'est une loi universelle – la vie disparaît. Il n'y a de vie que parce qu'il y a échanges, échange d'air, d'eau, de richesses, de paroles, de dons...

Marie-Louise l'affirme avec force : chacun est d'autant plus nécessaire à la vie de l'Eglise qu'il est fidèle à sa vocation singulière. Elle a choisi de spécialiser son action et d'être apôtre de son milieu. Je cite un texte du X^e anniversaire de la JICF : « *Au cours de visites qu'elle fit à l'Association des jeunes, on la remarqua... probablement parce que c'était remarquable quelqu'un qui abandonnait les formules faciles pour courir le risque de la spécialisation ...* »

Au risque de passer pour quelqu'un qui divise, disperse les énergies, et réduit l'efficacité, Marie-Louise, fidèle à l'appel qu'elle a reçu, tient bon. Elle dit : « *Spécialiser ne veut pas dire opposer, l'Eglise c'est l'unité dans la diversité respectée* ».

« *Nous sommes nés pour quelque chose et pas pour tout* ».

Cette parole est étonnante dans un monde où beaucoup se croient spécialistes dans tous les domaines, un monde où les entreprises veulent sans cesse élargir leurs champs d'action.

L'autre jour, j'étais dans une jardinerie. Quelle surprise, on y vendait des vêtements, des vêtements de ville, même pas des habits de jardinier ! Combien de fois entendons-nous un invité à la radio ou à la télévision dire : « *ce n'est pas mon domaine, je n'y connais rien, je m'abstiendrai de vous répondre ?* » Jamais, enfin, presque jamais ; quand ça arrive, je tends mieux l'oreille. Je me dis : voilà quelqu'un d'intéressant !

C'est étonnant de vouloir être compétent en tout !

C'est étonnant, impossible et contradictoire, mais ça existe !

« *Nous sommes nés pour quelque chose et pas pour tout* ».

Voilà une parole de foi, de réalisme, d'humilité et de libération. C'est la foi qui nous fait dire que chacun est unique, que nous ne sommes pas des instruments, des objets interchangeables.

Dieu aime chacune de ses créatures d'un amour unique.

Nous ne savons pas tout, ne pouvons pas tout faire et, si nous ne l'admettons pas, un jour ou l'autre nous en faisons l'expérience, dans la surprise et parfois dans la douleur. Le réalisme et l'humilité nous conduisent à une libération. Non seulement nous nous fatiguons moins, « *venez à l'écart... et reposez-vous un peu* » dit Jésus, (Mc 6,31) mais nous laissons la place aux autres qui eux, peuvent à leur tour, apporter leur pierre. Et nous admirerons leur originalité. Et elle stimulera la nôtre.

Ne pas se préoccuper de tout faire, de tout dire, de tout savoir, de tout comprendre, libère et met en évidence la pierre unique et irremplaçable que l'autre peut apporter. Chacun est unique et « *à chacun est donné la manifestation de l'Esprit en vue du bien de tous* » nous dit St Paul (1Cor 12, 7),

« *en vue du bien de tous* », il y a une originalité à découvrir et à cultiver avec courage et persévérance.

Aujourd'hui, confrontés aux rivalités, aux incompréhensions, à la dispersion des initiatives et des énergies avec une pénurie de moyens, nous pourrions être tentés d'atténuer les différences, pour ne plus voir que ce qui rassemble. Par souci d'efficacité, nous en arriverions à envisager de réduire la diversité, au risque de tout fondre dans une masse dépourvue de relief et de sens, de revenir à la confusion.

Or, la Genèse nous dit que le Créateur crée en supprimant la confusion et le chaos, en installant la différence. Il sépare la lumière des ténèbres, donne à chaque créature son identité, sa place et sa fonction propres. Il crée les plantes, les animaux, tous les organismes vivants dans leur originalité « *chacun selon leur espèce* » (Gn 1,1-26). Dieu a créé la diversité et « *cela était très bon* ».

Mais cette diversité n'est pas toujours facile à vivre. Les hommes, fiers de leur savoir et de leurs connaissances, ont voulu parler une seule langue et prétendu construire une tour pour pénétrer les cieux (Gn 11, 1-9).

Le rêve de construire une tour de Babel a-t-il disparu ? Nous rêvons parfois : si nous parlions tous la même langue, nous nous comprendrions mieux, peut-être que nous pourrions construire une tour qui atteindrait le ciel. Nous ne serions pas des dieux, mais presque. Nous annoncerions mieux la Bonne Nouvelle et Dieu serait content de nous.

Mais ce n'est pas l'idée de Dieu. Il a refusé que les hommes s'enferment dans une seule langue, Il les a empêchés de construire Babel. Il leur a donné des langues différentes. En les dispersant, il leur a donné toute la terre et les a libérés de l'uniformité.

Pour Marie-Louise, l'Eglise c'est « *l'unité dans la diversité respectée. Aucun mouvement, ne peut prétendre assumer à lui seul la révélation de Jésus-Christ. Tous ont besoin pour cela d'être greffés sur le tronc commun de l'Eglise* ».

La vie de l'Eglise demande de respecter la diversité sans perdre de vue l'unité. L'unité n'est pas le fruit de nos efforts, elle est don de Dieu. « *Humblement, nous te demandons qu'en ayant part au corps et au sang du Christ, nous soyons rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps.* » nous dit la prière eucharistique (n° 2).

Je finirai par une dernière citation de Marie-Louise Monnet dont chaque mot mériterait réflexion et commentaire : « *L'Eglise a besoin de chrétiens de plein vent, prêts à la fonder à travers les liens naturels de la vie à tous les carrefours* ».

N'est-ce pas ce à quoi nous invite aujourd'hui notre pape quand il veut une Eglise en sortie ?